

## Nouvelle sur le thème « Faux départ »

### Version française

5h30. 5h35. 5h40. L'alarme qui mugit, hurle, rage ; qui dégueule ses notes à l'infini, si tu ne sors pas un bras, une main, un doigt de sous la chaleur de la couverture pour faire glisser le bouton sur l'écran tactile. Violence de la lumière bleue derrière les paupières plissées, les tempes qui claquent et le front lourd comme une pastèque. Ton bras sorti est maintenant frigorifié jusqu'au coude ; c'est l'hiver, le chauffage de l'immeuble est éteint, et il fait putain de froid. Question de survie, tu te recroquevilles sous la couette, les genoux sous le menton, vaine tentative pour retrouver un peu de la chaleur du sommeil perdu. Et tu ne bouges plus. Tu fais le mort, tu aimerais peut-être même l'être, mort, si ça signifie ne pas avoir à soulever cette couverture, laisser l'air froid s'engouffrer à l'intérieur de cet abri de fortune et te prendre à la gorge.

Mort, peinard, et bien au chaud.

5h55. Tu es toujours immobile. Tu l'as même oubliée, cette alarme, l'urgence avec laquelle elle a agressé tes tympanes comme elle le fait tous les matins. Tu l'as oubliée parce que tu n'es plus là ; enfin si, ton corps ratatiné sous les draps est bien là, mais toi non. Toi tu as décidé de partir, ou plutôt de repartir, car en vérité ce n'est pas ton truc, les départs, ceux qui marquent le début d'une nouvelle journée : départ du lit, départ de l'appart, départ du métro. Parce que tu sais qu'à l'arrivée, c'est un mur en béton qui t'attend – tout gris, tout moche et tout dur – et que tu t'y écrases tous les jours un peu plus fort. Alors non, pas de départ aujourd'hui, ou du moins, pas de vrai, pas de réel, seulement celui de ta conscience de plus en plus engourdie.

Ça y est, tu ne sais plus qui tu es, où tu es. Tu ne sais pas non plus que là-bas, en dehors de ta tête, il y a des gens qui se réveillent en sursaut au son de leur alarme, qui soulèvent la couette et se lèvent du lit. Ils font quelques pas douloureux sur le carrelage froid parce qu'ils ont oublié leurs chaussons dans la cuisine, ils les maudissent, ces foutus chaussons – pourtant c'est bien eux qui les ont laissés traîner là la veille – et ils arrivent dans la salle de bain. Le miroir leur renvoie leur reflet, leurs yeux gonflés, les cernes bleus qui les soulignent, leur bouche légèrement affaissée, leurs cheveux qui encadrent bizarrement leur visage. Toi, tu n'es déjà plus là, tu ne regardes pas le miroir. De toute façon, pas besoin, tu ne le fais jamais. Tu n'aimes pas ton regard ; c'est celui de ta mère, celui que tu l'as toujours vue porter. C'est celui qu'elle avait quand elle partait travailler, tôt, trop tôt ; c'est celui qu'elle avait quand elle rentrait le soir, tard, trop tard.

Un regard avec rien dedans. Tu as le même.

6h15. Ton regard, il est pour le moment bien caché derrière tes paupières. Le rien s'est changé en tout : toutes les couleurs, toutes les formes, toutes les odeurs, toutes les saveurs. Pour une fois, ton regard voyage, il voit plus loin que le mur, plus loin que le gris, le moche et le dur. Il vole au-dessus du monde et il embrasse l'horizon comme tu n'as jamais su le faire – jamais *pu* le faire. Dans tes songes, tu ris, et ton rire fait fleurir les fleurs à tes pieds, et les fleurs dansent sous la lune ronde, qui fredonne une mélodie dont les sonorités te bercent.

C'est beau, dans ta tête.

8h03. Vibrations insistantes qui secouent tes pensées, qui les arrachent au rêve. Le réel est violent, il est froid et il vibre toujours. Tu tournes la tête et vois sur ton téléphone un appel entrant. Tu décroches ; voix rêche qui gueule – mais qu'est-ce que tu fous ? Ça fait une heure qu'on t'attend ! Bouge ton cul fissa !

Tu soulèves ta couverture d'un coup, le froid s'abat, impitoyable, tu t'habilles, mets tes chaussures, prends ton sac, claques la porte de l'appart.

Alors que tu dévales les escaliers de l'immeuble, déjà les formes, les couleurs, les odeurs, les saveurs s'évanouissent au rythme trébuchant de tes pas.

### **Versión española**

5h30. 5h35. 5h40. La alarma que brama, aúlla, vocifera; que pota sus notas hasta el infinito si no sacas un brazo, una mano, un dedo de debajo del calor de la manta para deslizar el botón sobre la pantalla táctil. Violenta la luz azul tras los párpados entreabiertos, la sien que chasquea y la frente pesada como un bombo. El brazo que has sacado está ahora congelado hasta el codo; es invierno, la calefacción central está apagada, y hace un frío de cojones. Es una cuestión de supervivencia, te acurrucas debajo de la manta con las rodillas pegadas a la barbilla, en un vano intento de recuperar un poco del calor del sueño perdido. Y ya no te mueves. Te haces el muerto, quizás te gustaría incluso estarlo, muerto, si eso significara no tener que quitarte la manta, dejar que el aire frío se abalance dentro de este refugio frágil y se te meta en la garganta.

Muerto, tan pancho y bien abrigado.

5h55. Todavía estás inmóvil. Incluso se te ha olvidado, la alarma y la urgencia con la que asaltó tus tímpanos como lo hace cada mañana. Se te ha olvidado porque ya no estás aquí; bueno, sí, tu cuerpo hecho polvo debajo de la manta sí está, pero tú no. Tú decidiste irte, o más bien volver a irte, porque en verdad las salidas no son lo tuyo, las que marcan el comienzo de un nuevo día: salida de la cama, salida del piso, salida del metro. Porque sabes que al llegar te espera un muro de hormigón – todo gris, feo y duro – contra el que chocas cada día un poco más fuerte. Así que no, hoy no hay salida, o al menos ninguna verdadera ni real, sólo la de tu conciencia cada vez más entumecida.

Ya está, ya no sabes quién eres, ni dónde estás. Tampoco sabes que ahí, fuera de tu cabeza, hay gente que se despierta con un sobresalto al sonido de su alarma, que se quita la manta y se levanta de la cama. Dan algunos pasos doloridos sobre el embaldosado frío porque se las han olvidado las zapatillas en la cocina, maldicen, esas malditas zapatillas – aunque son ellos los que las dejaron ahí el día anterior – y llegan al cuarto de baño. El espejo les devuelve su imagen, los ojos hinchados, las ojeras azules que los enmarcan, la boca ligeramente caída, el pelo que rodea su cara de manera extraña. Tú, ya no estás, no te miras en el espejo. De todos modos, no hace falta, nunca lo haces. No te gusta tu mirada; es la de tu madre, la que siempre has visto en ella. Es la que tenía cuando iba a trabajar, temprano, demasiado temprano; es la que tenía cuando regresaba por la noche, tarde, demasiado tarde.

Una mirada con nada dentro. Igual que la tuya.

6h15. Tu mirada está de momento bien escondida detrás de tus párpados. La nada se ha transformado en todo: todos los colores, todas las formas, todos los olores, todos los sabores. Por una vez, tu mirada viaja, ve más allá del muro, más allá del gris, feo y duro. Vuela por encima del mundo y abraza el horizonte como nunca supiste hacerlo – *pudiste* hacerlo. En tus sueños, ríes, y tu risa hace florecer las flores a tus pies, y las flores bailan debajo de la luna redonda, que canturrea una melodía cuya sonoridad te arrulla.

Qué hermoso, en tu cabeza.

8h03. Vibraciones persistentes cerca de tu cabeza, sacuden tus pensamientos, los arrancan al sueño. La realidad es violenta, está fría y todavía vibra. Giras la cabeza y ves una llamada entrante en tu teléfono. Contestas; una voz áspera grita - ¿Qué haces? ¡Llevamos una hora esperándote! ¡Mueve el culo de una vez!

Levantas la manta de golpe, el frío se echa encima, implacable, te vistes, te pones los zapatos, coges tu mochila, cierras de un portazo la puerta de tu casa.

Mientras bajas a toda prisa las escaleras del edificio, las formas, los colores, los olores, los sabores se desvanecen al ritmo apático de tus pasos.

Fantine Autin, Espagne, Madrid, IES San Mateo.